

# LE PETIT CAPORAL

---

SÉBASTIEN WEBER

*2016*



# LE PETIT CAPORAL







ANTOINE. – Je veux vous écrire, Armande, depuis la gare de Saint Étienne. Un café, oui, s'il vous plaît. Nous sommes le 21 avril, je crois, il est deux ou trois heures, c'est la nuit, ma montre s'est arrêtée. Tous les voyageurs pour Lyon, Paris, et cætera attendent le train, il est bloqué en gare de Valence, c'est du moins ce que le chef de quai nous a dit : « Une avarie de locomotive, la brasserie restera ouverte toute la nuit, installez-vous, on vous préviendra. » Tout le monde s'est précipité là-dedans, les banquettes, les chaises, les tables, tout a été pris d'assaut en un instant, la cohue. On m'a bousculé, un gros bonhomme, j'ai failli tomber, je me suis rattrapé à quelqu'un, une vieille, elle m'a insulté. Comme j'ai pu, j'ai traversé la salle, les gens agglutinés vautrés les uns contre les autres, j'ai enjambé des sacs, des valises, des couffins, les baluchons, les cages à poules, les chiens couchés, les enfants, j'ai tourné en rond désarmé pendant un moment, et puis voilà, cette place libre, une banquette, un miracle ou peut-être est-ce la présence de cette très grosse dame et de ses deux enfants sur la banquette d'en face. Ils dorment, je m'assois. À la table d'à côté, une jeune femme maigre à faire peur, qui dort elle aussi, bouche ouverte, contre l'épaule de son fiancé, peut-

être son frère, un soldat, il lui manque un bras. Tout le monde dort, si ce n'est le serveur et moi-même. Derrière la très grosse dame, dans le miroir, je vois ma tête. C'est la tête d'un homme, Armande, qui arrose son café. J'ai des accrocs à ma gabardine, les cheveux en bataille et sous les yeux des cernes bruns comme les babines d'un chien. En réalité, je n'arrose pas mon café, ce sont les serveurs qui l'arrosent. J'entre dans un troquet, je dis : « Un café, s'il vous plaît... » et les serveurs me regardent avec un air d'apitoiement grivois, ils sortent la bouteille et j'ai du cognac plein ma tasse. (*Le serveur pose une tasse devant Antoine puis verse dedans une rasade de cognac. À Armande.*) Vous voyez ? Je reviens de Clermont-Ferrand, je regagne Paris, c'est la dernière étape de cette quête, la dernière, je veux vous revoir. Oui, non, pas une quête, un voyage plutôt, un voyage. Et ce voyage — vous aviez raison, bien sûr —, ce voyage n'avait aucun sens. Je n'ai pas trouvé Charles, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il peut être, ni même s'il est encore en vie. Vous aviez raison et je regrette infiniment de m'être emporté contre vous. J'en suis venu à souhaiter, comme vous, qu'il aura déserté. Il y a en Suisse, près de la frontière, un village où je compte quelques amis. Quand Charles était enfant je l'y emmenais souvent, nous quittions la France par les bois, c'était toute une aventure, peut-être s'en serait-il souvenu, je ne peux pas m'empêcher de l'espérer. Je ne sais pas par quoi commencer, Armande, vraiment, je ne sais pas. Je voudrais pouvoir vous exposer clairement, les uns après les autres, dans l'ordre chronologique, les faits, les pensées, tout ce qui m'a conduit à vous donner raison, et à renoncer. Mais en vérité, depuis quelque temps, je n'ai plus l'esprit très clair. La vérité, c'est que je ne dors plus. Depuis que vous êtes partie, je ne dors plus. Cela fait combien de temps ? Quatre semaines ? Trois ? Trois au

moins. C'était peu après qu'on vous ait prise pour une infirmière dans cet hôpital. Je ne dors plus. Dès que je ferme les yeux, ce sont toutes ces images, ces images dont vous avez, vous, décidé de vous détourner, qui me martèlent l'intérieur du crâne, qui tournent à l'intérieur de mon crâne comme une nuée d'oiseaux fous se jetant de toutes leur force contre mes paupières jusqu'à ce que ce que je sois obligé de les rouvrir pour voir autre chose, ne serait-ce que le mur de la chambre d'hôtel ou le paysage par la fenêtre du train ou ma gueule dans un miroir. Quand vous étiez là, Armande, quand vous étiez avec moi dans ce voyage, c'était vous que je voyais. Je pouvais fermer les yeux et garder à l'intérieur, là, captive, l'image de vous. Votre image m'apaisait, l'image de vous dedans mes yeux me calmait, elle me protégeait des autres images. C'était votre épaule nue, votre front, que sais-je, vos cheveux. Je fermais les yeux, vous étiez là, vos cheveux, votre épaule, c'était vous. Derrière mes paupières, c'était vous et cela me protégeait, je pouvais dormir, je pouvais. Dans une charrette, une fois, je ne sais pas si vous vous souvenez, c'était dans la Marne, il faisait un froid de loup, il y avait deux soldats, un jeune, un vieux, mal en point l'un et l'autre, je vous ai regardée, je vous ai simplement regardée, vous fumiez une de vos cigarettes anglaises, vous fumiez et je me suis endormi, un enfant, bercé par le tac-poum, tac-poum de la charrette, et pourtant, pourtant nous revenions de Bouleuse, souvenez-vous, de cet hôpital dont j'avais le matin même visité la morgue, vaste comme un foirail, il y avait ce couple de parents qui venaient de reconnaître dans un corps mutilé celui de leur fils, « C'est sa main... » disait la mère « C'est sa main, sa cicatrice... » et « Oui » disait le père « Sa cicatrice, il se l'est faite au bal... » et « Oui » disait la mère « Oui, le bal, c'est vrai, je me rappelle... » et tous les deux riaient doucement comme si leur fils allait se

lever sur l'instant, les suivre, la vie comme avant, vous fumiez, je me suis endormi, tac-poum, tac-poum, comme un enfant, dans la charrette, et pourtant le cadavre, les parents, la morgue de Bouleuse. Depuis que vous êtes partie, non, je n'ai pas trouvé le sommeil une seule fois, tout au mieux des plongeurs dans l'obscurité, dans une espèce de mélasse grise de l'âme dont je me réveille hanté, dégouttant de peur, en sanglots parfois, à tel point que je n'ose plus fermer les yeux, je les garde ouverts le plus longtemps possible, je m'attarde au restaurant et puis après le restaurant je vais au cinématographe, ou bien au cabaret, et quand le cabaret ferme le petit matin venu, qu'on balaie la sciure, qu'on vide les crachoirs à l'égout, qu'on jette les ivrognes à la rue, il y a le café du coin, c'est celui de la gare en général et c'est souvent l'heure que je prenne le train. Je dors si peu, je dors si mal, que non seulement je ne proteste plus quand on arrose mon café (*- rasade -*), mais qu'en plus, Armande, en plus, je me suis procuré du laudanum. Oui. Oui. Par Carrel, le médecin de Rockefeller, on l'avait rencontré tous les deux sur son bateau du côté de Melun. Je l'ai revu. « Il faut vous reposer, mon vieux, vous n'allez pas tenir longtemps comme ça. » « Oui, mais c'est là », je lui dis. « C'est dans la tête, ça tourne, ça tourne tout le temps. » « Heureusement que vous n'êtes pas toubib, vous, hein! La tête, la tête!» dit-il, comme si la tête, vraiment, ça n'était rien, un détail. « Vous comprenez, voilà que les Boches ont inventé un gaz qui vous carbonise les poumons en deux minutes, alors la tête, la tête... Bon. Tenez, essayez ça. » Il me sort un flacon, de quoi assommer toute une escouade. « Deux ou trois cuillerées par jour, pas plus, c'est de l'opium. » De l'opium. J'ai bien failli refuser, j'ai bien failli jeter le flacon sitôt descendu du bateau. Je m'étais promis, vous savez? Non, vous ne savez pas,

je ne vous l'ai jamais dit. Ma mère en prenait pour ses nerfs du laudanum, totalement intoxiquée. J'étais encore petit et quand elle entrait en crise, elle voyait des singes partout, dans toute la maison des singes, des singes de toute sorte, des petits, des grands, des bruns, des roux, et suivant qu'elle se trouvait dans de bonnes ou de mauvaises dispositions, cela la faisait hurler de rire ou de terreur. « Antoine » me disait-elle, « Antonio, mon trésor, tesoro mio, aide-moi à l'attraper, le petit singe, là oui, le oui-stiti, regarde comme il est mignon, il birichino scimmia, comme il saute, comme il saute partout ! Vite, vite, cours, cours, attrape-le, Antonio, Antonio ! » Et moi évidemment, je ne voyais que notre domestique, la pauvre Elena, une toute veille toute ridée toute de noir vêtue sourde au trois quarts, soixante ans au service de la famille, Elena se signant au spectacle de ma mère hallucinée, marmottant affolée des prières en patois du Piémont : « Acarougnissa ! Acarougnissa ! » Et ma mère : « Antonio, protège-moi des babouins, Antonio ! Ils sont là, les babouins, mon trésor, les gorilles, Antonio ! » Et l'oncle Giacomo, réveillé de sa sieste par les cris de maman, surgissait de sa chambre son fusil à la main, prêt à faire feu comme en Érythrée sur une armée de derviches, « Abbattere tutti ! » — pan, pan, pan ! —, jusqu'au jour où, on avait dû oublier de retirer les cartouches de son fusil, il a fait feu sur le grand lustre de l'entrée, un chimpanzé je crois. Le lustre est tombé pile à mes pieds. J'ai pissé dans ma culotte. Mon père a fait interner maman. J'ai été envoyé à l'internat. Maman est morte entre temps. Je ne l'ai jamais revue. Donc, le laudanum, n'est-ce pas ? Mais j'ai gardé la bouteille. Au cas où. Et ce fut le cas. Vous n'étiez plus là, je ne dormais plus, je... Suis totalement incohérent. Et d'ailleurs, je m'aperçois que j'ai cessé de vous écrire, je parle à voix haute en me regardant dans

le miroir, je m'excuse, Armande. Carrel m'a donné le premier flacon, mais il y en a eu d'autres. Je n'arrivais pas à dormir, vous comprenez, je pensais que... J'ai jeté le dernier il y a une semaine, je n'en ai pas repris depuis, et je n'en reprendrai pas, jamais, ce sont sans doute les effets secondaires de la désaccoutumance, Carrel m'en a parlé de ces effets. Je l'ai jeté, car j'étais dans le train et il m'est arrivé une chose étrange. Non, non, pas des singes, mais cela ne valait guère mieux. Je revenais de Limoges, j'étais exténué comme jamais, je m'étais échiné la journée entière à vouloir à tout crin reconnaître dans les visages en ruines des grands blessés de l'hôpital la figure de Charles, si bien qu'à la fin le personnel m'avait pressé de partir, « Monsieur, s'il vous plaît... », on m'avait plus ou moins mis dehors. J'étais donc dans le train, j'avais les yeux sur le paysage, brume, collines, forêts, et chaque fois que mes paupières tombaient, et elles tombaient d'elles-mêmes, les traits de Charles me revenaient comme un puzzle de cartilages, de peau, de tendons, tant et si bien qu'à la fin, je n'en pouvais plus, j'ai sorti le flacon, le laudanum, et j'ai bu. Il n'y avait personne dans le compartiment, j'étais seul, j'ai bu. La drogue a commencé à faire son effet, le miel chaud dans les veines, la lourdeur des membres, le bourdonnement dans les oreilles. Le train s'arrête en gare quelque part, le soleil se couche, la brume couvre les toits. Des gens descendent, d'autres montent. Un couple entre dans mon compartiment, une mère et son enfant, un jeune garçon. « Bonsoir, Madame... » « Bonsoir, Monsieur... » Je somnole à moitié, je dodeline de la tête. Le train reprend sa course, la dame se met à tricoter, de la layette je crois, et puis, assez rapidement, elle s'endort. Et son fils, qui a sorti un illustré, plonge dans sa lecture. C'est une de ces publications pour enfants aux couleurs criardes, jaune, rose, rouge. En couverture, l'illustration

représente un jeune soldat, un gamin, qui porte un fusil au moins aussi grand que lui. Et il est en train d'enfoncer sa baïonnette en travers de la gorge d'un officier allemand. L'Allemand a la gueule d'un porc. Son corps aussi est porcin, bras courtauds, ventre énorme, cul qui saille. Mais le plus frappant, c'est le sang, le sang qui s'échappe par sa gorge ouverte. Des gouttes énormes, larges comme des mains, d'une abondance fabuleuse, grotesque, comme si cet homme qu'on égorgeait n'était pas tout à fait un homme, mais une outre percée se vidant de son vin. Alors, je mets à rire. Je ne saurai pas vous dire exactement pourquoi je me mets à rire, l'opium sans doute, le laudanum assurément, oui, mais c'est un rire de surprise, d'étonnement, vous voyez, un rire d'étonnement. Le dessin est si atroce et si banal à la fois, que ce soit ce petit garçon, un petit garçon sage, propre sur lui, bien élevé, peigné comme il faut, un petit garçon tranquille dans la chaleur de sa maman, qui l'ait entre les mains, ce dessin, cela me fait rire. Cela me fait rire et le petit garçon lève les yeux de son illustré, il me regarde tout étonné, il regarde la couverture, il me regarde moi, moi, la couverture, et moi je ris de plus belle, et lui aussi au bout d'un moment se met à rire, et nous voilà tous les deux, entraînés l'un par l'autre, qui rions à en avoir bientôt les larmes aux yeux. Puis nos rires s'apaisent et nous reprenons notre souffle et je lui dis, à ce petit garçon, et cela me sort d'une traite, je vous assure, sans y penser le moins du monde : « Tu te rends compte de la force qu'il te faudrait pour égorger un homme à mains nues ? » Le petit garçon a encore sur son visage tout le plaisir de son rire. « Tu sens sous tes mains la peau de l'homme, ses cartilages, les os, sa chaleur ? Tu sens sa chair qui s'ouvre sous tes doigts ? Tu mesures cette force qu'il te faudrait pour enfoncer tes mains dans sa gorge ? » Je ne pense pas à mal, je

vous le jure, Armande, je suis pris par ma vision, je vois ses petites mains roses aux ongles bien faits tenter de déchirer la gorge d'un homme, d'un vrai je veux dire, pas la caricature grotesque d'un officier allemand, d'un homme comme moi, comme n'importe qui, d'un homme, d'un homme, et je continue : « Les armes ont ceci de merveilleux qu'il te suffit de leur communiquer un petit peu de ta force, mais rien qu'un peu, à leur acier ou à leur bois, pour qu'elles accomplissent en une fraction de seconde ce qui t'aurait demandé un effort pénible. » Il n'a plus sur le visage la moindre trace de plaisir, je suis maintenant en train de mimer la scène, je serre le cou de cet homme imaginaire qui pourrait être moi, vous, n'importe qui, et je serre de toutes mes forces en poussant des grognements, je halète, je transpire, le petit garçon est statufié, il ne bouge plus d'un cil, il fixe sur moi des yeux qui commencent à s'emplier de larmes, des larmes de terreur, et il aurait déjà hurlé s'il n'était paralysé par la stupéfaction, mais je ne peux pas m'arrêter : « Comprends-moi, mon petit, la mort est un travail, la mort est une sale besogne... » Et je serre, et je grogne, et je sue, et je serre plus fort, plus fort encore, toujours plus fort. « Ah, si j'avais là sous la main le fusil du héros de ton livre, je lui aurais déjà réglé son affaire à celui-là, il serait mort, étendu à nos pieds, boue, poussière, rien, mais là, il vit, il veut, il dit qu'il vit, il dit qu'il veut vivre et vivre encore et continuer. Rien qu'une arme ne saurait faire taire en un clignement d'yeux. Et c'est pour cela qu'on fabrique des armes, mon garçon, qu'on les invente et qu'on les fabrique, parce qu'on veut trop vivre et que tuer est difficile. Et dur. Et long. Et fatigant. Et... » Et je ne sais plus ce que je dis et voilà, le pauvre enfant s'est rapproché de sa mère, ses yeux ruissellent de larmes, sa mère s'est réveillée, elle tient les aiguilles à tricoter dans ses deux poings serrés, je n'en

mène pas large. Je me lève, je bafouille, je sors, je vais m'effondrer dans un autre compartiment, vide, vide, vide. Le petit garçon avait les traits de Charles, tout comme l'homme imaginaire que je m'efforçais d'égorger, tout comme les mutilés de l'hôpital de Limoges, que leurs mères elles-mêmes pourtant n'auraient pas reconnus, n'auraient pas pu reconnaître, et je jette la bouteille, je jette le flacon de laudanum par la fenêtre, elle vole en éclat contre le ballast, c'est fini. La grosse dame, l'autre, s'est réveillée. Excusez-moi, madame. Elle sort de son sac un saucisson, je n'en jamais vu d'aussi gros, on dirait l'avant-bras d'un boulanger. Ses enfants se réveillent à leur tour, ils ont cette sournoiserie d'œil des enfants qu'on n'aime pas. Elle débite des tranches de sa saucisse, elle s'en fourre dans la bouche, une, deux, trois, quatre, elle en donne une à chacun de ses gosses, elle ne m'en propose pas. De toute façon je n'ai pas faim, et plus elle mâche, moins j'ai faim, et plus ses enfants mâchent et me fixent de leur œil jaunâtre, plus je sens s'éloigner de moi l'idée même d'avaler quoi que ce soit de solide. La femme d'à côté, la toute maigre, celle du manchot, je vois sa narine frémir, ses paupières palpiter, elle a dû sentir la viande, elle doit rêver qu'elle mange. Ça y est, elle ouvre les yeux, elle pose le regard sur la grosse dame qui mâche, elle le pose sur la saucisse, elle déglutit, elle vient de ravalé la salive dont l'odeur de viande lui avait empli la bouche, elle se rencogne contre son homme, son frère peut-être, et c'est tout l'inconfort de sa faim qu'elle jugule en enfouissant le nez dans le col de son manteau de laine. Elle aussi a le visage de Charles. Et les deux enfants. Et la grosse dame. Et le serveur aussi, là-bas. À la fin, je ne vois plus rien que le visage de Charles. C'est une boussole. Le visage de Charles est une boussole. Au début, bien sûr, c'est lui que je cherchais, mon neveu, disparu à la bataille de Rossignol,

soupçonné de désertion. Et puis, c'est devenu autre chose. Vous l'avez bien compris, vous aviez raison. Je ne voulais pas croire qu'il ait disparu et encore moins qu'il ait pu désertier. Vous avez fait avec moi une partie du chemin et vous avez vu, vous, très vite ce qu'il m'a fallu un temps infini à comprendre. Charles me servait de boussole. Son portrait dans la poche, avec ma liste d'hôpitaux scrupuleusement tenue, annotée, je voyageais dans les ruines, les ruines flambant neuves de ce monde nouveau, il paraît que de l'ancien nous étions las. J'étais ébahi, j'étais stupéfait, mais sans m'en rendre compte, car j'avais cet alibi de chercher Charles. Les villages rasés, les ponts détruits, les routes défoncées, les hommes, surtout les hommes, extraordinairement abîmés. D'une ville à l'autre, d'un hôpital à l'autre. (*Peut-être : lisant sa liste.*) Un jour, la Chamoiserie à Lagny, quatre cents lits, trente-cinq à Saint Joseph. La veille, chez madame d'Angers, comtesse, vingt lits au château, un accueil charmant, une femme dévouée, deux amputés buvaient le thé sous la tonnelle. À Noisiel, chocolaterie Meunier, cent cinquante places, blessures légères, on y fait de la gymnastique. À Champagne-sur-Seine, aux Célestins, on me signale trois grands brûlés à l'hôpital complémentaire de Luzancy, méconnaissables. Comment Charles disparu en août 14 à la frontière luxembourgeoise aurait-il pu se trouver huit mois plus tard brûlé vif dans un hôpital de Seine-et-Marne? Tout de même, j'y allai, j'y allai. « — Où sont les trois brûlés? — C'est fini, monsieur, c'est fini, ils sont morts » et enterrés au verger dans le cimetière provisoire. « — Et leurs noms? On a trouvé leurs noms? — Daguerre, Philippot, Lemortier. Je ne vous dis pas le merdier pour les identifier. Vous êtes de la famille? — Non. » Et non, je ne cherchais plus Charles, je prenais la mesure, j'arpentais. Première, deuxième, troisième

région militaire, des hôpitaux dans tous les sens, trois tout neufs à Châlons-sur-Marne, des casernes, des hôpitaux, des dispensaires, écoles, lycées, musées, monastères, tout cela réquisitionné, économie de guerre, cantonnement. Alors, à quelle heure le prochain train pour Melun, pour Meaux, pour Orléans, Dijon, Toulouse, Marseille, Quimper, quelle heure ? Je n'ai besoin de personne, je n'ai jamais eu personne, ou bien des employés, des domestiques, du personnel, personne. Je n'ai pratiquement pas connu ma sœur et les rares fois où j'ai vu mon père, il m'a terrorisé. Quant à ma mère, eh bien, ma mère, j'aime autant vous dire que sa présence était pour le moins brumeuse. Après qu'elle ait été internée, je me suis retrouvé au collège Saint François Xavier, à Vannes, dans un dortoir avec deux cents garçons, dont certains d'ailleurs devaient s'engager dans l'armée pontificale. Je n'y ai eu aucun camarade, j'y ai passé dix ans, pas un seul ami. J'ai évité le pire, certes, car, et vous le savez, dans ces établissements, la torture et l'humiliation sont encouragées, celle des plus faibles par les plus forts, c'est même, peut-on dire, la fonction principale de ce genre de caserne pour enfants, humilier et torturer. J'ai évité le pire dans un sens comme dans l'autre, je me suis tenu à l'écart sans devenir une proie, je n'ai humilié personne, je n'ai secouru personne, je n'ai été personne. À tel point que quand le télégramme est arrivé pour annoncer la mort de ma mère, le recteur s'est demandé qui j'étais, « Qui cela peut-il bien être, ce... ? » Personne. Mon père m'informait dans son télégramme que les obsèques avaient déjà eu lieu, qu'il était inutile d'interrompre mon étude, que je pourrais me rendre sur la tombe l'été suivant. Le recteur m'a dit : « Courage, mon garçon, courage... », mais de courage je n'avais pas besoin, je n'éprouvais rien, cela faisait déjà plusieurs années que j'étais vide, entièrement

vide, pour ne pas dire désaffecté. Et puis mon père est mort à son tour. C'était une autre affaire alors, j'avais dix-sept ans, j'étais l'aîné, j'héritais. Une crise cardiaque, brutale, personne ne s'y attendait. Mon père croyait avoir le temps, il était jeune encore, sans doute voulait-il me déshériter, à tout le moins m'écarter de la gestion des affaires, mais hé, crac, hein, il était sanguin, voilà. Et voilà, je monte à Paris. Gomel, l'administrateur, m'accueille à la gare. Il me dit : « — Tout cela est à vous... », il fait un geste du bras. « — Quoi donc ? Qu'est-ce qui est à moi ? » Je suis là, ma petite valise à la main, mon uniforme d'écolier, j'ai froid, le nez qui coule, il y a trop de monde, trop de bruit, je suis perdu. « — Tout. Tout cela. La gare. Les trains. Les locomotives. L'acier. Le charbon. — Ah ? » Il a l'air embêté. « — Ah bon ? » Il a l'air écœuré. À l'église, on me regarde en coin, des regards de haine, des regards de crainte – ma sœur Camille, elle a six ans, y mêle un peu d'innocence. Il fait un froid de chien. L'évêque chante des louanges pour le défunt, mon père, dans un cercueil si lourd que je crois me démettre l'épaule, personne ne pleure, même pas ma belle-mère, la mère de Camille, qui ne doit son teint de plâtre qu'à la tuberculose qui la ronge et l'emportera quelques mois plus tard, comme du reste tout le monde ici le sait déjà, il n'y a qu'à la voir, ce qui fait que, oui, tous les regards en coin sont tournés vers moi, regards de haine, regards de crainte, et tous nous allons pesamment dans ce froid de chien jusqu'au cimetière, et là je demande à Gomel : « Où est la tombe de maman ? » Il toussote. « — Où est la tombe de maman ? — La tombe de... ? Mais... Mais à Villanova, en Italie, près de Milan. Je pensais que... » Ah, non. Non, vous pensiez mal, cela ne s'est pas présenté, mon père n'a pas eu le temps, il aura oublié. Et puis les choses suivent leur cours, je suis trop jeune, mes biens

sont sous tutelles, je bâcle mes études, je pars, je quitte la France, j'ai dix-huit, j'ai dix-neuf ans. Je vais sur la tombe de maman. Elle repose non loin de Lupo, le mari d'Elena, dans le tout petit cimetière de Villanova où j'ai passé les huit premières années de ma vie. Elena ne me reconnaît pas, elle est un peu gâteuse, «—Dove Giacomo? — Chi? Chi è? Giacomo? Chi è? Chi sei?» Je passe quelques semaines à Milan, je n'ai même pas l'idée de télégraphier à Gomel pour qu'il m'envoie de l'argent, je vis d'expédients, je mendie presque, cela ne me vient pas à l'esprit, Gomel, je ne sais pas, c'est un inconnu. Je visite Venise, je pars pour Gènes. À Gènes je connais la prime amourette, elle sent la friture et la violette, elle s'appelle... Antonella. C'est une jeune fille du port, ravissante, ravissante comme une fleur, je l'aime à m'en déchirer les veines, je vous assure, il me faut deux mois pour comprendre qu'elle se prostitue. Je suis au désespoir, je pars pour Rome. À Rome, je me suis souvenu qu'il avait des camarades de régiment là-bas, je retrouve Giacomo, le frère de maman, dans une pension misérable infestée de rats. J'arrive trop tard, il s'est pris pour un chimpanzé ou pour un lustre, il s'est tiré dans la tête, sa logeuse tente de me soutirer l'argent de la tapisserie qu'il a fallu refaire, je prends la fuite. Je suis seul, absolument seul; à Paris cette année-là, le conseil municipal est dirigé par un noir franc-maçon fils d'esclave, Heredia; je n'ai plus un sou en poche, je dors sous les ponts du Tibre; le fils de Napoléon III Eugène vient de mourir, il avait vingt-trois ans; à deux pas de la via Luni je me fais détrousser de ma veste et de ma ceinture, on me laisse pour mort; la société de chemin de fer dont je suis paraît-il l'actionnaire principal engage des travaux au Sénégal où la guerre se poursuit pour faire de nos anciens esclaves nos nouveaux administrés; je suis soigné dans un dispensaire par des sœurs, la

police m'expulse, me voilà de retour en France, Gomel m'attend gare de Lyon : « — Tout cela est à vous. Il faut apprendre. » J'apprends. J'apprends ma fortune, considérable. Les mines, le charbon, les forges, l'acier, les filatures, les banques. Et puis la terre, la terre, j'apprends que je possède des fermes, ici dans la Beauce, là en Bretagne, des forêts, des chasses, et puis des vignes, en Algérie, et des vignes en Champagne, nous nous y sommes rencontrés, Armande. Je fais le tour du propriétaire. J'assiste à des conseils d'administration. Nous nous rendons dans l'est, je descends sous la terre, je vois d'où vient l'argent des banquets, celui des hôtels particuliers, celui des pots-de-vin. Gomel, qui vient d'entrer au Conseil d'État, tente d'empêcher qu'on adopte une loi qui permettrait aux mineurs de se mêler de la sécurité des exploitations. Je vois, n'est-ce pas, je vois, l'argent, d'où il vient, Gomel, ce qu'il fait, Gomel et les autres, tous les autres, comment tout cela s'organise, comment on creuse la terre, comment on mène la guerre au Sénégal et comment cette guerre contre des hommes presque désarmés nous profite, me profite, je le vois, je le vois. Je reste vide, cela m'indiffère, je ne bronche pas. Gomel est satisfait. Il parle, il glose, il me fait serrer des mains, il m'habille, il m'apprend. Et moi, je suis vide. Je vois des gosses travailler dans des mines que semble-t-il je possède, je vois ce travail transformé en or, en cristal, en places de concert, en parfum, en ananas, en n'importe quoi. J'ai vingt ans à peine, j'ai dans la tête, et c'est à peu près tout, cette petite putain d'Italie qui sentait la friture et la violette. Je reviens de Clermont-Ferrand. Il y a un asile d'aliénés là-bas. On m'a signalé un cas d'amnésie, sans me préciser certains détails qui m'auraient épargné le déplacement. J'y vais. J'arrive très tôt le matin, je me présente à l'asile. Le médecin de garde

bâille à s'en décrocher la mâchoire. Le directeur n'est pas encore arrivé.

LE MÉDECIN. – Vous venez pour l'amnésique ? Une curiosité, l'amnésique. Une célébrité, même. Vous venez de partout, pour le voir. D'Angleterre, même.

ANTOINE. – Ah bon ? Il est Anglais ?

LE MÉDECIN. – Non. Non, non, on ne sait pas. Personne ne sait. Même pas lui. Haha ! Ha ha ! Il ne dit pas un mot. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il vient d'Ypres. Du moins que c'est là-bas qu'on l'a ramassé. Puis comme à Ypres, les Anglais, ce n'est pas ce qui manque, alors peut-être qu'il est Anglais. Mais bon, il pourrait être Allemand, pour ce que ça change. Pour nous, c'est le petit caporal. Vous savez pourquoi ? À cause d'une tache de vin qu'il a sur l'épaule, en forme de chevron. Il faut bien l'appeler d'une façon ou d'une autre, pas vrai ? Alors, on l'appelle comme ça, petit caporal. On l'a trouvé, des paysans, dans un champ, à dix kilomètres du front, muet comme une carpe, comme la tombe d'une carpe. Ha ha ! Ha ha ! C'est dans son dossier, je n'invente rien. Muet comme une carpe crevée. Ha ha ! Ha ha ! Ça ne vous fait pas rire ? Il n'a rien, hein. Pas une blessure. La caboche intacte, pas un trou dans la peau. Enfin si, quand même, comme tout le monde, un trou de balle. Ha ha ! Ha ha ! Non, ça ne vous fait pas rire ? Vous n'avez pas d'humour ? Bon. Ce n'est pas grave. Il a bien failli passer par les armes. Mais comme on ne savait pas qui c'était, on était bien embêté, on ne peut pas fusiller n'importe qui, hein ? Des anonymes au peloton, ça la foutrait mal, on n'en est pas encore là. Comment il s'est retrouvé ici ? Je ne saurais pas vous dire. Les rouages de l'administration. Vous voulez du café ? Vous avez une sale mine, mon vieux. Faut vous requinquer. Le directeur ne devrait pas tarder. Enfin, une petite heure, quoi, hein. Vous voulez le voir, en attendant ? L'Anglais ? Le petit caporal ? Vous

cherchez quelqu'un, non ? Vous pensez que c'est peut-être lui ? Vous voulez le voir ? C'est l'heure de la toilette. On les lave, figurez-vous. La plupart sont malades d'alcool. L'absinthe, des ravages. Déjà, je n'y touchais pas, mais là, ça ne risque plus, avec la loi qu'ils viennent de passer. C'est bien. Pour une fois qu'une loi, elle est bonne, hein ? Bon, vous voulez le voir ? Je vous le montre ? Allez, à cheval, en route, en voiture, Simone. (*Dans les couloirs de l'asile.*) Ah, oui, celui-là, on est obligé de l'attacher, il nous démolirait les murs à force de se cogner la tête dessus. Vous avez vu les bosses ?

Courbure du nez, couleur des yeux, implantation des cheveux, tout ce qui à quelques dixièmes de millimètre près nous distingue les uns des autres...

LE MÉDECIN. – Lui, son truc, c'est la pisse, ça lui coule tout seul du robinet. Ne mettez pas les pieds dedans, attention, ha ha !

Le nez est un peu trop long, la peau un peu trop pâle.

LE MÉDECIN. – Le petit caporal, on a tout essayé. Tout. Mais sans résultat. L'électricité, l'eau glacée, les piqûres de camphre. Rien, même pas des cris. Et pourtant, il fonctionne, hein ? Il n'a rien qui cloche. Il tient debout, il ne tombe pas, il suffit de le pousser un peu, il avance. On lui met une assiette sous le nez, il mange, un pot sous le cul, il chie, c'est dans l'ordre. Ha ha ! En fait, c'est dans l'ordre, oui, c'est ça, mais c'est comme si, c'est comme si, comment vous dire ? (*En montrant sa tête.*) Comme s'il n'avait plus rien là. Si on n'en avait que des comme lui, je ne vous dis pas la paix qu'on aurait.

Debout dans une pièce vide, un jeune homme, nu jusqu'à la taille, en train de se laver. Il a bien une tache de vin en forme de chevron sur l'épaule droite. Ce pourrait être Charles après tout je ne le connais peut-être pas aussi bien que je le pensais un détail a pu

m'échapper une tache de vin en forme de chevron sur l'épaule droite peut-être.

LE MÉDECIN. – Salut, caporal. Attention, hein, c'est de l'eau qui mouille, ça, ha ha ! Comment il va aujourd'hui ? On ne sait toujours pas comment qu'on s'appelle ? (*À Antoine.*) Vous avez vu ses yeux ? Regardez. Hein ?

*Antoine regarde les yeux du petit caporal*

Rien.

LE MÉDECIN. – Il n'y a rien du tout. Ha ha !

Peut-être qu'il a toujours été comme ça.

LE MÉDECIN. – Ha ha ! Vous y croyez, vous, qu'ils aient pris un cinglé de cet acabit dans les rangs, à l'armée ? Regardez. Couché.

Il dit « Couché » et le petit caporal se couche.

LE MÉDECIN. – Debout.

« Debout » et le petit caporal se lève. Il a posé son éponge, il a arrêté sa toilette.

LE MÉDECIN. – Puis, tenez, ça marche aussi d'autres langues. Regardez. Sit down.

Il s'assied.

LE MÉDECIN. – Stand up.

Il se lève.

LE MÉDECIN. – Et il paraît que c'est pareil avec l'allemand, mais comme je n'en cause pas un mot de cette langue à la con, pour la démonstration, vous repasserez. Ah, je sais ce que vous avez envie de faire ! Essayez.

ANTOINE. – Essayer ? Essayer quoi ?

LE MÉDECIN. – Faites-lui faire un truc. N'importe quoi. Vous verrez. Vous allez voir, c'est rigolo. Ne soyez pas timide. Allez. N'importe quoi. Il n'y a qu'une chose qu'il ne sait pas faire, c'est parler. Dis "Bonjour", "Bonjour" avec ta bouche. (*Imitant le petit caporal tentant d'articuler un son.*) "Ah... Ah... Ah..." Vous voyez? Ça ne sort pas, ça ne marche plus. C'est grillé. Mais tout le reste, c'est bon. Vous ne voulez pas essayer? Non? Bon, je n'insiste pas. Il y a des gens qui n'aiment pas la rigolade. Je ne vais pas rentrer dans les détails, mais des fois, nous, on se marre bien. Ce n'est pas un métier facile, il faut bien un peu de distraction. Ha ha! Bon, non, vraiment? Bon. Alors, vous le connaissez ou vous ne le connaissez pas? C'est quelqu'un pour vous ou ce n'est personne?

ANTOINE. – Non, je ne le connais pas.

LE MÉDECIN. – Bon alors zou! (*Au petit caporal.*) Termine de te laver, toi, fin de la visite, et puis après, tu t'assieds, puis tu ne bouges plus.

C'est le chef de quai, je crois, là-bas, à l'entrée du café, le chef de quai qui annonce que le train est en cours, oui, de composition, c'est ça, de composition, oui, que le départ ne devrait plus tarder, non, ne plus tarder trop, et la grosse dame soupire, un soupir de soulagement, bruyant, tout le monde s'agite un peu et murmure, oui, s'agite, un peu, murmure, je vais reprendre du café, Armande, oui je vais reprendre du café, oui, un café, s'il vous plaît, oui.

*Antoine s'endort et rêve.*

LE DIRECTEUR. – Pierre Hiver, directeur de l'asile. Je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur Vandel. Je ne vous cache pas que c'est un peu fâcheux, cher monsieur.

ANTOINE. – Mais... Qu'est-ce que...? Je ne comprends pas...

LE DIRECTEUR. – On ne vous attendait pas si tôt.

ANTOINE. – Pardon ? Je m'en vais, je...

LE DIRECTEUR. – Mais nous avons avancé. Ça, nous avons avancé considérablement. Et à bien des égards nous sommes pleinement satisfaits, mais cependant... Cependant, oui, c'est vrai, il reste quelques détails, ça et là, des détails qui, indéniablement, ont leur importance. Indéniablement...

ANTOINE. – Mais de quoi me parlez-vous ?

LE DIRECTEUR. – Le diable est dans les détails, cher Antoine. Vous permettez que je vous appelle Antoine ?

ANTOINE. – Je vous en prie, faites, mais...

LE DIRECTEUR. – Qu'il obéisse, c'est formidable, n'est-ce pas ? C'est un grand pas, ça va dans le bon sens. Mais qu'il obéisse à tout le monde, ça, c'est plus ennuyeux. J'aurais tant aimé, nous aurions tant aimé, cher Antoine, vous présenter un résultat parfait, définitif ! Mais est-elle de ce monde, la perfection ? Hein ? Ah... Mais enfin, puisque vous êtes là, autant en profiter.

ANTOINE. – Je suis en train de rêver ?

LE DIRECTEUR. – Oui, mais là n'est pas la question. Ce que nous voulons faire, n'est-ce pas, cher Antoine, c'est obtenir avec les hommes le même résultat que nous avons obtenu avec les femmes il y a quelques siècles déjà.

ANTOINE. – Eh bien...

LE DIRECTEUR. – Cela a demandé du temps, cela n'a pas été sans difficulté, il y a eu des ratés, tout n'est pas parfaitement réussi. Mais, de façon globale, à quelques exceptions près, la femme occupe bel et bien la position que nous lui avons assignée, n'est-ce pas ?

ANTOINE. – Sans doute.

LE DIRECTEUR. – Et nous pouvons nous en féliciter. Bon. Comment cela a-t-il été rendu possible ? Par quels procédés a-t-on obtenu des femmes qu'elles cessent de porter leur nom,

qu'elles renoncent à la propriété, qu'elles n'aient en dehors du mariage aucune existence, qu'elles soient corvéables à merci, qu'elles n'aient, pour le dire en un mot, pas d'autres rôles que celui d'enfanter et de fournir gratuitement le travail domestique ? Vous les connaissez bien sûr ces moyens, cher Antoine, j'enfonce des portes ouvertes...

ANTOINE. – Ah oui. Oui, oui...

LE DIRECTEUR. – Ah, mais, pardon, naturellement, excusez-moi ! (*Le directeur sert à boire.*) À la vôtre. (*Ils trinquent.*) Ces moyens, ce sont les grands classiques : emprisonnement, torture, mise à mort, arbitraire, et cætera. La terreur. Alors, cette histoire de chasse aux sorcières, une trouvaille magnifique, une grande, une très grande invention. Mais le temps que cela a demandé ! Pensez au temps que cela a demandé. Des siècles. Des siècles, cher Antoine ! Beaucoup trop long. Avons-nous le temps ? Je vous le demande. Non. Bien sûr que non.

ANTOINE. – Ah non ?

LE DIRECTEUR. – Non. Il y a urgence. Gomel a tout particulièrement insisté sur ce point.

ANTOINE. – Gomel ? Mais Gomel...

LE DIRECTEUR. – Oui, certes, certes, il est mort, mais là n'est pas la question, cela ne l'a pas empêché de se montrer intraitable sur la question de l'urgence. Les syndicats, les socialistes, les anarchistes, l'agitation en Russie, en Allemagne, partout. Enfin bon, je ne vous apprend rien. Il y a urgence. On ne met pas des millions d'hommes au pas comme on écartèle quelques bonnes femmes en place publique. C'est une tout autre affaire. Il s'agissait de passer d'un modèle artisanal à un modèle industriel. D'une connaissance empirique à un savoir scientifique. Il y a deux types de force.

ANTOINE. – Je...

LE DIRECTEUR, *tendant un casque à Antoine.* – Mettez ça sur votre tête. Venez.

ANTOINE. – Comment ? Mais où... ?

*Sur le terrain des expériences (Ypres, Verdun, Rossignol, etc.)*

LE DIRECTEUR. – Il y a deux types de forces, donc. D'une part, la force élémentaire, celle qui tue, la forme grossière de la force, sa forme vulgaire, pour ainsi dire. Baissez-vous. (*Sifflement d'une balle.*) Et d'autre part, l'autre force, celle qui ne tue pas. Ou plutôt celle qui ne tue pas encore. Celle qui peut tuer, à tout instant, qui peut tuer sûrement, mais qui demeure suspendue, en attente, au-dessus de la tête de celui qu'elle menace. Et c'est là où les choses deviennent passionnantes, cher ami.

ANTOINE. – Ah ? Ah oui ?

LE DIRECTEUR. – C'est la maîtrise de cette force qui nous intéresse. Couché !

ANTOINE. – Je vous demande pardon ? (*Explosion.*) Ah !

LE DIRECTEUR. – Pas passée loin, celle-là. Nous y sommes presque. Venez. La force, disais-je, la force, son effet principal, le plus remarquable, c'est qu'un homme qui la subit meurt avant de mourir. Il devient pour ainsi dire une chose, de la boue, de la pierre, comme un cadavre, mais un cadavre qui conserverait l'âme captive à l'intérieur de lui. Vous me suivez, cher ami ? Prenez garde aux chevaux de frise, n'allez pas faire un accroc à votre gabardine. Or l'âme n'est pas faite pour habiter une chose. L'âme n'est pas faite pour habiter un cadavre. Elle ne s'accorde qu'avec le vivant. Pas avec l'inerte. Prisonnière d'un cadavre, elle se tord, elle se déforme, elle cherche à tout crin à s'échapper, à s'enfuir, mais c'est impossible. Elle cesse alors d'espérer, elle se replie sur elle-même, elle s'enroule, elle se réduit à n'être plus que l'attente absurde entre mourir et être déjà mort.

ANTOINE. – Ah oui, absurde.

LE DIRECTEUR. – Et cependant, et c'est là tout le potentiel de la chose, son potentiel applicatif pour ainsi dire, Antoine, cette âme, qui n'est plus qu'une supplication muette, une supplication inutile, conserve la propriété magnifique de pouvoir animer le cadavre dont elle est prisonnière. Mais à condition, suivez-moi bien, nous y sommes, nous y sommes, à condition, et à condition seulement, que l'ordre lui en soit donné. Vous saisissez l'enjeu ?

ANTOINE. – Certainement. Enfin, du moins, je le crois...

LE DIRECTEUR. – Tout cela est par trop théorique, je le crains. (*Arrivé au sommet d'une colline qui domine un immense champ de bataille, essoufflé.*) Mais voilà, voilà... Pff... Voilà... Impressionnant, n'est-ce pas ? Attention, ne relevez pas trop la tête, on n'est jamais à l'abri d'une balle perdue.

ANTOINE. – Où sommes-nous ? Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

LE DIRECTEUR. – Ypres. Enfin, ce qu'il en reste. C'est ici qu'on a fait le petit caporal. Vous devriez boutonner votre col, le vent se lève, vous allez attraper froid, nous ne sommes pas loin de la mer, vous sentez ? Le plus difficile, le plus difficile, vous vous en doutez, ça a été de réunir autant de bonshommes. Parce que pour un résultat optimum, il en faut beaucoup. Beaucoup. Vous voyez là-bas ?

ANTOINE. – Non. Quoi ?

LE DIRECTEUR. – Près des ruines, à l'ouest, là, vous voyez ? La ligne de chemin de fer...

ANTOINE. – Ah, oui. Oui...

LE DIRECTEUR. – C'est la vôtre, cher Antoine.

ANTOINE. – Ah bon ?

LE DIRECTEUR. – Parce que ce n'est pas le tout qu'ils chantent la Marseillaise et qu'ils s'imaginent mourir pour la patrie, il faut

encore les acheminer. Et puis avoir de quoi travailler : les lignes de chemin de fer, les locomotives, les fusils, les obus, les canons. Et le reste : les bardas, les gamelles, les ceintures. Et même les nécessaires à moustache. C'est vous aussi, je crois, les nécessaires à moustaches, la toilette du poilu ?

ANTOINE. — Euh, peut-être bien oui, je ne sais pas, j'ai beaucoup d'intérêts dans toute sorte de...

*Rafales de mitrailleuse, cris, explosions de mortier — au choix, etc.*

LE DIRECTEUR. — On va peut-être s'éloigner, hein ? Ça commence à se gâter. Venez. Enfin, ce que je voulais dire, c'est que grâce à vous, des hommes comme vous, des visionnaires, on a pu travailler dans de bonnes conditions. N'importe quelle brute peut obtenir n'importe quoi de n'importe qui en le menaçant de mort, mais à l'échelle d'un pays tout entier — que dis-je d'un pays ? d'un continent ! —, c'est une autre paire de manches, si vous me passez l'expression. (*Passant dans un tunnel.*) Attention, ici, il va falloir ramper un peu. Nous sommes partis de l'hypothèse qu'il n'était pas forcément nécessaire d'exercer la force directement sur tout le monde, c'est de toute façon très difficile à envisager sur le long terme, mais qu'il pouvait suffire de... (*Peinant à franchir quelque obstacle.*) Ah ! Pff... J'espère qu'ils auront dégagé le passage suivant. Qu'il pouvait suffire de l'exercer sur une partie de la population pour que toutes les autres en éprouvent les effets, par rebond, voyez-vous ? Ou par osmose, si vous préférez. (*À propos du passage.*) Ah oui, attention, c'est ici. La dernière fois, j'ai bien failli y rester... Suivez-moi, et prenez garde aux pointes de baïonnettes, c'est tout un bataillon qui a été enseveli d'un seul coup, le fusil en l'air, juste avant l'assaut... (*Se relevant après le franchissement du passage difficile.*) Vous permettez ? (*Il brosse la poitrine d'Antoine, couverte de boue.*) Voilà. Ça va ? Pas trop fatigué ? Vous tenez le coup ? Encore un petit effort. (*Ils se remettent en marche.*) Mais pour

ça, il faut pouvoir maintenir la pression de façon continue. Le petit caporal, notre premier résultat vraiment encourageant, a demandé quarante mille morts. À Ypres, donc. Le plus amusant, figurez-vous, c'est qu'il est Allemand !

ANTOINE. – Qui donc ?

LE DIRECTEUR. – Le petit caporal. Mais oubliez le petit caporal. Ce n'est qu'une étape de travail, un ours comme on dit dans notre jargon. Nous avons fait beaucoup mieux depuis... Dix mille, quinze mille par jour, c'est beaucoup trop coûteux, c'est du gaspillage. En fait, avec une moyenne de quatre à cinq cents par jour, on parvient à des résultats tout à fait satisfaisants. Voilà. Ici, c'est Verdun. C'est ici que débiteront les premiers essais de production de masse, dès l'année prochaine, au printemps, sans doute. Pour le moment, le site est encore plus ou moins en sommeil.

*Passage d'un char d'assaut.*

ANTOINE, *criant pour couvrir le bruit du char.* – Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cet engin ?

LE DIRECTEUR, *idem.* – Un char d'assaut ! Le F-15 ! Tenez, tenez, venez, nous allons l'emprunter, nous serons plus vite rendus. Vite, vite, sautez ! C'est votre ami, Louis Renault, qui l'a conçu. Pas encore tout à fait au point, mais il y a de l'idée.

*Le directeur saute sur le char et aide Antoine à grimper à son tour.*

ANTOINE. – Mais où allons-nous exactement ?

*Le bruit du char devient assourdissant.*

LE DIRECTEUR. – À Rossignol !

ANTOINE. – Comment ? Où ?

LE DIRECTEUR. – À Rossignol ! (*À propos du char d'assaut.*) Ça secoue, hein ? Mais ça va partout. Et ça y va vite. Regardez, nous sommes déjà arrivés... (*Le char stoppe un peu à l'arrière du front*

*avec vue privilégiée, mais sûre, sur celui-ci.)* Ah, il est là ! Allez-y, il vous attend.

*Antoine saute du char et s'approche de Gomet.*

ANTOINE. – Gomet ? Mais qu'est-ce que vous faites là, Gomet ? Vous êtes mort.

GOMET. – Là n'est pas la question. Ah, vous avez toujours été un peu rêveur, Antoine, toujours. Parfois, j'aimerais me reposer un moment, mais bon. Tenez, vous m'aidez ? *(Tendant une pelle à Antoine, désignant le sol.)* Il doit être quelque part par là, par ici. Il faut creuser. *(Il se remet à creuser.)* Attention, le sol est glissant. Puis c'est un peu salissant, mais je dirais que nous ne sommes pas à un peu de boue près, n'est-ce pas ? C'est sale, oui, c'est sale. C'est un champ de bataille, c'est un cimetière. Mais on voit trop facilement des ruines, les églises transformées en écuries, les écoles en hôpitaux... *(Soupirant et retroussant ses manches.)* Mais nous, nous, n'est-ce pas, Antoine, nous voyons bien ce que c'est en réalité. Ce mois-ci, vous avez vendu cent treize tonnes de lard, soixante mille cartouchières, cent cinquante mille obus. Et je n'ai pas encore les chiffres du charbon pour le semestre dernier, mais je suis sûr qu'ils sont bons, excellents même. Creusez, creusez par là, voilà, oui, par ici, c'est bien, il doit être par là, il doit être là, quelque part. *(Gomet se remet lui-même à creuser.)* C'était une idée de votre père, validée par le conseil d'administration. Enfin, un conseil élargi, bien sûr. C'était un peu après la bataille de Sedan, la chute de l'empire, quand Paris s'est mis en commune. Il a dit, et je m'en rappelle très bien, qu'on ne pourrait pas éternellement mater la contestation avec de simples opérations de police, aussi implacables fussent-elles. Et il avait raison. C'était un visionnaire. Ah, ah la la, comme j'aimais travailler avec lui ! Vous avez trouvé quelque chose ? Votre père disait qu'après les barricades, ce sont nos armes qu'ils utiliseraient, qu'on les

verrait bientôt au parlement, qu'ils se feraient juristes, qu'ils investiraient les banques... Tout le monde riait, au conseil, tout le monde, ils riaient tous. Mais il avait raison, votre père. Et c'en a été fini de rire. Heureusement que... *(Il reprend son souffle.)* Heureusement qu'il avait tout prévu. Je ne suis qu'un modeste exécuteur testamentaire. *(Il s'éponge le front.)* Comme la terre est dure ! C'était une bonne idée, non ? La guerre. La guerre, ça remet les choses dans l'ordre. Je vais vous faire un aveu, Antoine. Malgré toute ma confiance, toute mon admiration pour lui, j'étais un peu sceptique. Je n'arrivais pas à imaginer que vingt millions de types dans la force de l'âge se précipiteraient pour crever comme des chiens dans la gadoue. Et puis si ! Si ! C'était magnifique, incroyable, dans les rues, cet engouement, cette ferveur, et puis leurs bonnes femmes qui les encourageaient, vas-y, Léon, on les aura. Ha ha ! Ha ha ! Vous savez ce qui me fait rire, ce qui me fait le plus rire, et ce qui aurait fait rire votre père ? C'est la trahison des socialistes. On a toujours besoin d'un bon traître. Mieux vaut parfois un traître pétochard chez l'ennemi qu'un fidèle ami dans ses rangs. Je ne suis pas sûr qu'il l'avait prévu, mais ça l'aurait fait rire, Dieu ce qu'il aurait ri. Tous ces sociaux-démocrates se rallier à l'union sacrée, tant ici qu'en Allemagne. L'union sacrée ! Traîtres et pétochards ! On dirait un titre de Flaubert. Votre père avait beaucoup d'humour, Antoine. Quel dommage que vous l'avez si peu connu. Il voyait plus loin, toujours plus loin, toujours une vision d'avance sur nous tous. D'où cette histoire de petit caporal. Un homme nouveau. Transformé par la peur. Guidé par elle. Je ne sais pas si cela aboutira, mais en tout cas, l'expérience suit son cours, et pour ce que j'en ai vu, c'est plutôt intéressant, le petit Boche, là, il promet, il promet de grandes choses. Et puis il y en a d'autres. *(Sifflet de train.)* Il semblerait que votre train soit presque prêt. Tenez, tant que j'y pense, à votre retour, dès que vous arrivez, Antoine, s'il vous plaît, n'oubliez pas de signer les

ordres de transferts de fonds, ils sont en souffrance depuis déjà trop longtemps, c'est regrettable, c'est... Mais enfin, vous n'avez jamais eu le goût des affaires. C'est comme ça, c'est comme ça. *(Il tend un crâne à Antoine.)* Tenez. Vous le cherchiez, non ? C'est lui. C'est Charles. Aucun doute. Il a les yeux de sa mère. Ah oui, évidemment, oui, c'est sûr que... Mais enfin, bon, voilà, Antoine, vous l'avez retrouvé. Il faut que vous y alliez à présent. Votre train va partir. Allez retrouver Armande. Vos rosiers. La poésie, le théâtre, la friture, la violette, tout ça. Allez. Allez. Et puis surtout, n'oubliez pas : les transferts de fonds. N'oubliez pas, Antoine. On compte sur vous. C'est important. Au revoir, Antoine.

*Antoine pousse un cri en se réveillant.*

Ah ! *(Regardant autour de lui.)* C'est l'aube. C'est presque l'aube. On dirait du lait. Du lait noir. Le train va partir... Je vous rejoins, Armande.

*Il sort. Noir.*

